

« **La vérité du père... cette vérité que Freud appelle lui-même spirituelle¹** »
(J. Lacan²)

Mais tous, ils n'existent pas vraiment, sauf le vieil homme au visage mangé. Ils n'existent pas, parce qu'ils ne laissent pas de traces de leur passage, comme s'ils n'étaient que des ombres, des fantômes.

J.-M.G. Le Clézio, *Désert*

Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*³, Freud poursuit son œuvre aussi loin qu'il le peut, il nous fait part de ses doutes mais aussi de la nécessité contraignante qui le pousse à la poursuivre et à la publier.

Lacan reprendra *L'homme Moïse* — en particulier dans le Séminaire III, *Les Psychoses* — pour nous dire que « l'interrogation passionnée » de Freud en 1938 quand il termine *L'homme Moïse* à Londres est toujours là, « et que c'est toujours de la même façon acharnée, presque désespérée, qu'il s'efforce d'expliquer comment il se fait que l'homme, dans la position même de son être, soit aussi dépendant de ces choses pour lesquelles il n'est manifestement point fait. Cela est dit et nommé — il s'agit de la vérité⁴ ».

Et, « c'est par l'intermédiaire de la signification dernière de l'idée du père⁵ » que la vérité entre dans la vie de l'homme.

Cette œuvre de Freud — on le sait — est construite de façon particulière avec des retours en arrière, des répétitions, des glissements perpétuels, des changements de registre, qui en rendent la lecture énigmatique et déroutante. C'est par cette écriture même que Freud rend compte de ce qu'il est en train de tenter : chercher la vérité dans son questionnement du père, « complexité d'une vérité qui ne peut se dire en une fois et de façon unifiée⁶ ».

¹ Reprise de l'intervention faite lors de la rencontre commune entre les Collectifs de travail de l'EPSF et le Portant des cartels de *la lettre lacanienne, une école de psychanalyse*, le 22 juin 2008 à Paris.

² J. Lacan, Séminaire *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 244.

³ S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste, trois essais*, Paris, Gallimard, 1986. Nous utiliserons le raccourci « *L'homme Moïse* ».

⁴ J. Lacan, Séminaire *Les Psychoses*, *op. cit.*, p. 243.

⁵ *Ibidem*, p. 244.

⁶ F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père 2*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1997, p.16.

Tout ce que Freud a articulé — Lacan n'ajoute même pas « du père », parce que le père, cela entraîne tout — ne prend son sens qu'avec le *Moïse*⁷.

Je vais essayer d'approcher cette vérité « spirituelle » du père en partant de cette haute spiritualité du peuple juif que l'on retrouve dans les différentes parties de son texte comme un leitmotiv et en interrogeant la construction particulière de l'œuvre.

Un haut degré de spiritualité

Freud établit dans *L'homme Moïse* combien le rapport du peuple juif à Moïse et au dieu de Moïse l'a conduit vers une spiritualité toujours plus grande et il s'interroge sur la genèse et le fonctionnement de ce qu'il a identifié comme la première religion monothéiste.

Le Moïse égyptien avait donné à une partie du peuple une autre représentation de Dieu, plus hautement spiritualisée, l'idée d'une divinité unique embrassant le monde entier, ayant de l'amour pour toute créature autant que toute-puissante qui, ennemie de tout cérémonial et de toute magie, fixait aux hommes comme but suprême une vie de vérité et de justice⁸.

Il relève la « vitalité » extraordinaire de ce peuple (« On sait que, de tous les peuples qui ont habité, dans l'antiquité, autour du bassin méditerranéen, le peuple juif est à peu près le seul qui subsiste aujourd'hui encore avec son nom et aussi sans doute sa substance » et sa « capacité de résistance sans exemple⁹ »), et il attribue les caractères particuliers de ce peuple à Moïse.

Comme nous savons que derrière le dieu qui a élu les Juifs et les a libérés d'Égypte, il y a la personne de Moïse, qui avait précisément accompli cela en affirmant qu'il agissait sur l'ordre de Dieu, nous osons dire que ce fut le seul homme Moïse qui a créé les Juifs. C'est à lui que ce peuple doit la ténacité qu'il met à vivre, mais aussi une grande part de l'hostilité qu'il a suscitée et suscite encore¹⁰.

La religion de Moïse permit aux Juifs un détachement des pratiques magiques et mystiques antérieures et une élévation toujours plus grande dans la vie de l'esprit et la sublimation. Freud pense que cette évolution caractéristique du peuple juif fut introduite par l'interdiction mosaïque de révéler Dieu sous une forme visible : « Parmi les prescriptions de la religion de Moïse, il s'en trouve une qui est plus chargée de significations qu'on ne pense d'abord. C'est l'interdiction de se faire une image de Dieu, donc l'obligation d'adorer un Dieu que l'on ne peut voir¹¹. » Cela aboutit à une mise en retrait de la perception sensorielle et à un « triomphe » de la vie de l'esprit sur les perceptions. Freud le résume ainsi :

⁷ *Ibidem*, p. 21.

⁸ S. Freud, *L'homme Moïse...*, *op cit.*, p.124.

⁹ *Ibidem*, p.201.

¹⁰ *Ibidem*, p. 203.

¹¹ *Ibidem*, p. 211.

La religion de Moïse produisit cet effet, 1) parce qu'elle fit participer le peuple à la sublimité d'une nouvelle représentation de Dieu, 2) parce qu'elle affirma que ce peuple était élu par ce grand dieu et destiné à fournir les preuves de la faveur particulière dont il jouissait, 3) parce qu'elle imposait au peuple un progrès dans la vie de l'esprit, progrès très important en lui-même, qui ouvrait en outre la voie à la valorisation du travail intellectuel et à d'autres renoncements aux pulsions¹². »

Parvenu à ce point de son texte (nous sommes là dans la deuxième partie du troisième essai), Freud nous fait part de son insatisfaction quant à ses conclusions : « La cause ne recouvre en quelque sorte pas le résultat ; le fait que nous voulons expliquer semble d'un autre ordre de grandeur que tout ce par quoi nous l'expliquons¹³. »

Les traces et la tradition

Ce qui donne « un autre ordre de grandeur » à la genèse du monothéisme juif, c'est le poids de la tradition et du retour du refoulé.

La religion de Moïse n'a pas produit ses effets directement mais d'une manière curieusement indirecte¹⁴.

Cette religion, issue de l'idée monothéiste émergée sous le règne du pharaon égyptien Akhénaton ne s'est imposée que lentement : elle a d'abord été rejetée par le peuple juif, recouverte par la religion de Yahvé, le dieu madianite des volcans. « Toutefois, la religion de Moïse n'avait pas disparu sans laisser de traces ; un certain souvenir d'elle s'était conservé, un souvenir obscurci et déformé [...] »¹⁵. L'influence et la puissance de la tradition s'affirment et se renforcent en traversant les siècles :

C'est cette tradition d'un grand passé qui continua d'agir, en quelque sorte par l'arrière-plan, qui prit peu à peu toujours plus de pouvoir sur les esprits, qui parvint finalement à transformer le dieu Yahvé en dieu de Moïse et à rappeler à la vie la religion de Moïse instituée bien des siècles auparavant puis abandonnée¹⁶.

Je note qu'on retrouve exactement les mêmes formulations dans les deux parties du troisième essai et que j'ai été amenée dans ma lecture à partir de la fin de l'œuvre, c'est-à-dire de la deuxième partie du troisième essai, à relire de façon rétroactive les développements précédents du troisième essai et aussi du deuxième essai. Freud, dans un petit chapitre qu'il place en tête de la deuxième partie du troisième essai, « Résumé et récapitulation », nous dit que ce troisième essai a été écrit deux fois : la première fois à Vienne et il lui était impossible à ce moment-là de le publier en raison d'obstacles extérieurs et intérieurs ; la deuxième fois à Londres. Or cette deuxième partie du troisième essai

¹² *Ibidem*, p. 225.

¹³ *Ibidem*, p. 226.

¹⁴ *Ibidem*, p. 226.

¹⁵ *Ibidem*, p. 227 et p.155.

¹⁶ *Ibidem*, p. 227 et p.155.

correspond, dans la version finale adoptée par Freud, à ce qu'il avait d'abord écrit à Vienne et porte sur la vérité de la psychanalyse qu'il a à transmettre¹⁷.

À peine arrivé en Angleterre, [...] je commençai à retravailler la troisième partie en complément des deux qui avaient déjà été publiées. À cela se lia bien entendu une réorganisation partielle du matériel. Cependant, je ne parvins pas à intégrer la totalité de celui-ci dans cette version ; d'autre part je ne pus me résoudre à renoncer totalement aux versions précédentes. J'en vins donc à la solution de joindre sans changement à la seconde toute une partie de la première présentation, ce qui comportait justement l'inconvénient de nombreuses répétitions¹⁸.

Freud est divisé par son texte, les traces de sa construction et de son écriture y restent présentes : « Je n'ai pas été en mesure d'effacer les traces de la genèse de ce travail, qui fut dans tous les cas inhabituelle¹⁹. » Il y a un enjeu prépondérant qui tient à la transmission de la psychanalyse qui se marque plus particulièrement dans ce troisième essai, comme le souligne B. Lemérier : « La transmission de la vérité découverte par la psychanalyse est l'enjeu de cette troisième partie, et ne peut être séparée de la construction très particulière de ce troisième essai²⁰. »

Déjà en 1908, dans la « Préface de la deuxième édition » de *L'interprétation des rêves*, Freud nous témoignait de l'importance pour lui de ne pas « effacer les traces » : « J'ai compris qu'il (ce livre) était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, le drame le plus poignant d'une vie d'homme. L'ayant découverte, je ne me sentis plus capable d'effacer les traces de cette influence²¹. »

Les traces qui vont être les plus soigneusement dissimulées ou déformées, les souvenirs qui vont être les plus rigoureusement refoulés dans la préhistoire du peuple d'Israël, ce sont tous ceux qui sont liés à l'événement de l'assassinat, au meurtre de Moïse. Freud en trouve les traces dans les travaux de l'historien E. Sellin :

Il trouva chez le prophète Osée (seconde moitié du VIII^{ème} siècle) l'indice non méconnaissable d'une tradition qui a pour contenu que Moïse, le fondateur de religion, trouva une fin brutale dans un soulèvement de son peuple récalcitrant, « à la nuque raide ». En même temps, la religion introduite par lui fut rejetée²².

Aux générations suivantes poursuit Freud,

Il vint alors un temps où on regretta le meurtre de Moïse et où on chercha à l'oublier. Cela eut certainement lieu à l'époque de la rencontre de Cadès. Or,

¹⁷ B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud (1914-1939). Freud et Moïse : écritures du père I*, Ramonville Saint-Agne, Érés, 1997, « Le troisième essai » p. 79 et suivantes.

¹⁸ S. Freud, *L'homme Moïse...*, *op. cit.*, p. 200.

¹⁹ *Ibidem*, p. 199.

²⁰ B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud*, *op. cit.*, p. 82.

²¹ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 4.

²² S. Freud, *L'homme Moïse...*, *op. cit.*, p.105.

en rapprochant l'Exode de la fondation d'une religion dans l'oasis et en y faisant collaborer Moïse à la place de l'autre fondateur, on avait satisfait non seulement la revendication des hommes de Moïse mais on niait aussi avec succès l'événement pénible de son éviction brutale²³.

L'appel à la vérité

C'est donc par la tradition d'un grand passé que la religion de Moïse s'est imposée au peuple juif avec son caractère sublime. Je reprends ma lecture de la fin de l'œuvre de Freud : pour la seconde fois dans ce moment de son écriture, Freud manifeste son insatisfaction de cette conclusion :

La religion de Moïse n'a exercé son influence sur le peuple juif qu'au moment où elle est devenue tradition. Nous ne sommes probablement pas parvenu à plus qu'une certaine vraisemblance. Mais admettons que nous soyons arrivé à une preuve complète ; l'impression subsisterait quand même que nous n'avons satisfait qu'au facteur qualitatif de ce qui est en cause, et non aussi au facteur quantitatif. Tout ce qui a trait à l'origine d'une religion, et certainement à l'origine de la religion juive, possède en soi quelque chose de grandiose que ne recouvrent pas les explications données jusqu'ici²⁴.

Pour rendre compte de « ce quelque chose de grandiose », Freud va faire appel à la vérité : la vérité des croyants qui « affirment que l'idée d'un dieu unique a exercé une influence si considérable sur les hommes parce qu'elle est une part de la *vérité* éternelle, qui, longtemps voilée, se manifesta à la fin et dut alors nécessairement entraîner tout le monde avec elle²⁵ ». Puis il va ajouter une restriction liée au « présupposé optimiste et idéaliste » du « pieux argument » et au fait que l'homme se fourvoie facilement quand il s'agit de reconnaître la vérité :

Nous croyons nous aussi que la solution des gens pieux contient la vérité, non pas cependant la vérité *matérielle* mais la vérité *historique*. Et nous nous arrogeons le droit de corriger une certaine déformation que cette vérité a subie lors de son retour. C'est-à-dire que nous ne croyons pas qu'il existe aujourd'hui un grand dieu unique, *mais que dans des temps primitifs il a existé une personne unique*²⁶, qui dut alors apparaître comme géante et qui, élevée ensuite au rang de divinité, est revenue dans le souvenir des humains²⁷.

Nous voyons ici Freud opérer un raccord entre le dieu de la religion de Moïse et « la personne unique », « l'idée d'un grand dieu unique » déjà présente aux « temps primitifs de la famille humaine ». La religion de Moïse ne ferait que « ranimer » cette idée, disparue de la mémoire consciente des hommes. Freud traite cette idée du retour de « la personne unique » comme il le fait du retour du refoulé dans la névrose individuelle et dans le délire,

²³ *Ibidem*, p.121.

²⁴ *Ibidem*, p. 231.

²⁵ *Ibidem*, p. 233.

²⁶ Souligné par moi.

²⁷ *Ibidem*, pp. 233-234.

[...] idée que l'on doit considérer comme un souvenir certes déformé mais tout à fait justifié. Une telle idée a un caractère compulsif, elle doit être crue. Dans la mesure où elle est déformée on est en droit de la qualifier d'*illusion* ; dans la mesure où elle amène le retour de ce qui est passé on doit l'appeler *vérité*. Le délire au sens psychiatrique contient aussi une parcelle de vérité, et la conviction du malade part de cette vérité pour passer à son enveloppe de délire²⁸.

Ce raccord du dieu de Moïse au père de *Totem et Tabou* que Freud situe dans une origine mythique, c'est en s'appuyant sur la religion du peuple juif, celle du dieu unique, qu'il le fait :

enfin se produit la décision de réserver toute la puissance à un dieu unique et de ne pas tolérer d'autres dieux à côté de lui. A ce moment seulement, la souveraineté du père de la horde primitive se trouva rétablie, et les affects qui le concernaient purent être répétés²⁹.

Et Freud décrit les effets « de la rencontre avec l'être dont on était privé depuis si longtemps et vers lequel se portaient depuis si longtemps les aspirations », il parle d'« admiration, vénération et gratitude d'avoir trouvé grâce à ses yeux », d'« extase religieuse » : « Ainsi une ivresse d'abandon à Dieu est-elle la première réaction au retour du grand et puissant Père³⁰ ».

La continuité présentée là est un effet de la construction de Freud, on voit bien qu'on n'a pas affaire au même. Pour preuve par exemple, la façon dont Freud en parle dans la première partie du troisième essai : « Le mâle puissant était le maître et le père de toute la horde ; il n'était pas limité dans son pouvoir, dont il faisait usage avec brutalité³¹ ». C'est du « père primitif », dont Freud parle ici, de la « religion du père primitif », de la « réintégration du père primitif dans ses droits historiques³² » et il semble qu'il y ait du disparate, du composite, dans cette unité recréée fictivement. Il me semble qu'on peut en voir une raison dans cette affirmation solennelle que Freud place à nouveau (il l'avait déjà dit dans *Totem et Tabou*) à la fin de la première partie du troisième essai : « Je n'hésite pas à affirmer que les humains ont toujours su — de cette manière particulière — qu'ils ont possédé un jour un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort³³. » Nous y reviendrons.

F. Balmès dans *Écritures du père 2*, parlant de ce raccord, formule les choses ainsi :

Que le dieu d'Israël ne puisse être déduit de façon simple du père de la horde, nous en avons une preuve dans l'extrême complexité de la construction qui ne prend nullement son départ dans l'acquis de *Totem et Tabou*, et qui n'y revient que par des voies singulièrement complexes [...] La bizarrerie de la

²⁸ *Ibidem*, pp. 234-235.

²⁹ *Ibidem*, p. 239.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ *Ibidem*, p. 171.

³² *Ibidem*, pp. 174, 176, 177.

³³ *Ibidem*, p. 197.

construction, en particulier ce que nous nommerons le double raccord — avec *Totem et Tabou* — ne doit pas être mise au compte de quelque faiblesse. Elle écrit une duplicité du père-un qui s'ajoute à toutes celles que trame le livre³⁴.

Le meurtre et la culpabilité

Que Freud en parle à la fin de son livre ou dans la première partie du troisième essai, l'évocation de ce dieu-père grand, unique, primitif, rencontre la culpabilité liée à la mise en acte du meurtre (un meurtre non reconnu comme tel sauf ensuite pour les chrétiens), et l'ambivalence liée au père. Je cite le texte freudien dans la deuxième partie du troisième essai :

L'orientation de cette religion du père³⁵ se trouva ainsi fixée pour toujours, mais son évolution n'était pas terminée pour autant. L'ambivalence appartient à l'essence de la relation au père ; il était inévitable qu'au cours des temps on vît aussi se manifester cette hostilité qui avait jadis incité les fils à tuer le père admiré et redouté. Le cadre de la religion de Moïse n'offrait aucun espace à l'expression directe de la haine meurtrière du père ; seule pouvait venir au jour une puissante réaction contre cette haine : le sentiment de culpabilité né de cette hostilité, la mauvaise conscience d'avoir péché contre Dieu et de ne pas cesser de pécher³⁶.

Le meurtre de Moïse est reconstruit par Freud, reconstruit à partir de documents historiques (Sellin), mais aussi reconstruit dans une nécessité liée à la répétition, au retour du père primitif, et à la genèse de la religion monothéiste : « La mise à mort de Moïse par son peuple juif, que Sellin dégagait des traces qu'elle laissa dans la tradition [...] devient ainsi une pièce indispensable de notre construction, un lien important entre l'événement oublié du temps primitif et sa réémergence sous la forme des religions monothéistes³⁷ ». Le meurtre de Moïse, dénié par son peuple, est ainsi « rapproché » du meurtre primordial qu'il vient répéter :

Le destin avait rapproché du peuple juif l'acte capital et le forfait du temps primitif, le meurtre du père, en le lui faisant répéter sur la personne de Moïse, éminente figure paternelle. Ce fut un cas où la « mise en acte » prit la place du souvenir comme cela se produit si souvent pendant le travail analytique avec le névrosé³⁸.

Cette « conclusion » de Freud ouvre à un niveau historique sur les conséquences pour le peuple juif de n'avoir pu « accomplir avec les autres le progrès que comporte la reconnaissance du meurtre de Dieu [...] De ce fait, ils ont en quelque sorte pris sur eux une responsabilité tragique ; ils ont eu à l'expier lourdement³⁹ ». Il semble qu'il était nécessaire pour eux que leur

³⁴ F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix...*, op. cit. pp.15-16.

³⁵ Je note l'expression de Freud « religion du père » qui va dans le sens de l'unité recherchée.

³⁶ S. Freud, *L'homme Moïse...*, op. cit., p. 240.

³⁷ *Ibidem*, p. 182.

³⁸ *Ibidem*, p. 181.

³⁹ *Ibidem*, p. 243.

religion reste orientée comme une « religion du père » à la différence de « la nouvelle religion » :

Il convient de relever de quelle manière la nouvelle religion se comporta à l'égard de l'antique ambivalence inhérente au rapport avec le père. Son contenu principal était sans doute la réconciliation avec Dieu le Père, l'expiation du crime commis à son égard, mais l'autre versant de la relation affective apparut en ceci que le Fils, qui avait pris l'expiation sur lui, devint Dieu lui-même à côté du Père, et au fond à la place du Père. Issu d'une religion du Père, le christianisme devint une religion du Fils. Il n'a pas échappé à la fatalité d'avoir à écarter le Père⁴⁰.

Il s'agit d'en rester au père, tout au moins de ne pas l'« écarter », avec l'ambivalence que cela comporte et l'apparente confusion de ce retour à « la volonté continuée du père primitif⁴¹ ». Il n'y a d'unité dans le texte de Freud que de son écriture : ce retour au père primitif, la recherche d'une unité (qui donnerait la consistance du père ?), d'une continuité, sont des opérations textuelles, c'est dans son écriture, dont il ne peut effacer les traces, nous l'avons vu, que Freud l'inscrit. Je vais reprendre à ce sujet les propos de F. Balmès :

Le Moïse pose un lien intrinsèque du père et de l'écriture : il s'agit de l'analyse d'une forme du père qui ne surgit que du résultat d'opérations proprement textuelles et qui ne peut subsister que comme texte [...] Le texte de Freud procède lui-même selon la logique d'écriture qu'il décèle dans le texte qu'il lit : la fabrication rendue possible seulement par une opération textuelle d'un dieu Un à partir de deux éléments hétérogènes ; selon le contenu de son récit, c'est l'opération du compromis de Cadès, qui unifie le sublime Aton et le médiocre et brutal Yahvé, selon une logique de production de symptôme qui va mettre le dieu de Moïse l'Égyptien en position de vérité qui fait retour. L'opération que son propre texte effectue est le tissage textuel d'un compromis entre le dieu sublime du message mosaïque et le père de la horde ; toute la construction du texte de Freud témoigne de la difficulté de ce raccord⁴².

Il est important pour terminer de différencier les deux meurtres, le meurtre de Moïse et le meurtre du père de la horde. Je le ferai schématiquement, de plus amples développements seraient nécessaires.

Le meurtre de Moïse ouvre sur cet enracinement de la spiritualité du peuple juif qui fait loi :

Alors s'élevèrent du milieu du peuple [...] les prophètes qui annoncèrent inlassablement l'antique doctrine mosaïque, à savoir que la divinité dédaignait sacrifices et cérémonial, qu'elle n'exigeait que la foi et une vie de vérité et de justice (« *Maat* ») [...] C'est un grand honneur pour le peuple juif que d'avoir su maintenir une telle tradition et produire des hommes qui lui prêtèrent une voix⁴³.

⁴⁰ *Ibidem*, pp. 242-243.

⁴¹ *Ibidem*, p. 223.

⁴² F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix...*, *op. cit.*, p. 29.

⁴³ S. Freud, *L'homme Moïse...*, *op. cit.*, pp. 125-126.

Le meurtre du père de la horde ouvre sur « l'enracinement de la loi symbolique dans la jouissance féroce du père de la horde⁴⁴ ».

En conclusion, je vais revenir sur ce texte de Lacan dont j'ai extrait le titre de mon propos et qui noue la vérité du père avec le meurtre du père et avec le symbole du père :

Le père est d'une réalité sacrée en elle-même, plus spirituelle qu'aucune autre, puisqu'en somme rien dans la réalité vécue n'en indique à proprement parler la fonction, la présence, la dominance. Comment la vérité du père, comment cette vérité que Freud appelle lui-même spirituelle, vient-elle à être promue au premier plan ? La chose n'est pensable que par le biais de ce drame an-historique, inscrit jusque dans la chair des hommes à l'origine de toute histoire — la mort, le meurtre du père. Mythe bien évidemment, mythe très mystérieux, impossible à éviter dans la cohérence de la pensée de Freud. Il y a là quelque chose de voilé [...] Ce dont il s'agit est une dramatisation essentielle par laquelle entre dans la vie un dépassement intérieur de l'être humain — le symbole du père⁴⁵.

⁴⁴ *Ibidem*, p.126.

⁴⁵ J. Lacan, Séminaire *Les psychoses*, *op. cit.*